

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 72 (1933)  
**Heft:** 51  
  
**Artikel:** Le remplaçant : [1ère partie]  
**Autor:** Musy, L.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-225550>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 18.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

comptes, l'ouvre devant lui, et se met au travail. Patiemment, il additionne, inscrit en petits chiffres les retenues, établit les reports, tourne les feuillets, détermine enfin le total des dépenses.

— Dix-huit francs cinquante-cinq ? J'avais, le mois passé, douze francs trente, cela me fait donc une augmentation de six francs vingt-cinq ! Qu'ai-je donc pensé ?... Voyons... deux francs... achat d'une pochette à un colporteur... c'est ennuyeux ces colporteurs... ils me font pitié. Avais-je donc besoin d'une pochette ? A partir d'aujourd'hui, je n'achèterai rien aux colporteurs... j'appliquerai le régime de l'économie. Tiens !... on a sonné... Ce doit être Jacques qui vient me rendre les vingt francs que je lui ai prêtés...

M. Mélichon pose son crayon à côté du Livre des comptes et s'en va répondre :

— Bonjour, monsieur... voyez...

C'est la voix pleurnicharde à laquelle M. Mélichon ne sait résister : celle d'un colporteur. Pourtant, il se souvient : régime de l'économie. Et, le cœur serré, il s'apprête à renvoyer le pauvre hère... Soudain, il entend Méphisto chanter un air singulièrement passionné, et croit comprendre : « Achète, achète... »

Et la main qui allait fermer la porte, ouvre maintenant un portemonnaie. Ensuite, M. Mélichon retourne à ses comptes et inscrit sur une page blanche :

« A un colporteur : achat d'une brosse à dents et d'un peigne... deux francs vingt. »

Puis, regardant Méphisto, il murmure :

— Je ne réussirai jamais à faire des économies. *Pierre Addor.*

## PETITES HISTOIRES

**L**ES grands hommes ont tous leurs petites histoires. Ou quand ils n'en ont pas, les humoristes se chargent bien de leur en inventer.

En voici deux très récentes, dont la première a pour héros le baron James de Rothschild, le célèbre financier juif.

Rothschild avait accordé une pension mensuelle de cinquante francs à chacun des deux fils d'un vieux serviteur décédé.

Or, l'un de ces deux fils vint à mourir. Le premier jour du mois suivant, l'autre, le survivant, se présenta devant le baron pour toucher ce qui lui revenait.

— Voici les cinquante francs, dit le baron en lui tendant un billet.

— Et les cinquante francs de mon frère ? demanda l'autre.

— Mais ton frère est mort !

— Et après ? répliqua l'homme indigné, vous n'allez tout de même pas prétendre à la succession de mon pauvre frère ?

Le baron rit de bon cœur et, désarmé, continua à verser les cent francs au survivant.



## LE REMPLAÇANT

— Quel jour pars-tu pour le service, Jules ?

— Le quinze.

— Ah ! oui, diable, c'est le moment de chercher un remplaçant... Tu ne connais personne, par hasard ?

— Non, j'ai écrit chez nous, mais mon frère veut entrer en apprentissage chez un menuisier.

— Oh ! je ne me fais pas de bile pour ça, je veux assez trouver ; mais c'est bien sûr que tu reviendras, Jules ?

— Oh ! vous pouvez compter dessus.

Et Jules eut un discret coup d'œil vers Aloyse, la servante qui lui répondit par un sourire. D'ailleurs, la place était bonne. On était honnêtement payé, le patron était gentil, pas toujours à rouspéter, comme il y en a, et la patronne était bonne pour les gens, leur faisait une bonne nourriture, et s'inquiétait de leurs habits... C'était tout à faire sûr qu'il reviendrait. Oui, en tout cas.

Le remplaçant ne fut pas difficile à trouver. Il vint se présenter un soir, pendant le souper. C'était le vacher au voisin qui l'envoyait. Ils

avaient travaillé ensemble chez le juge Pittet à Vuarnens, dont il produisit un magnifique certificat sans une seule de ces légères restrictions qui donnent à réfléchir.

— Bon ! dit le patron. Alors, combien demandez-vous ?

Il se trouva qu'on pouvait s'entendre, et l'accord fut vite fait.

— A présent, dit le patron, je dois vous dire que ça m'arrive de me mettre en colère des fois pour pas grand chose ; mais ça passe vite si, de votre côté, vous voulez y mettre de la bonne volonté...

— Ma foi, dit le garçon, des défauts, j'en ai aussi. Je... par exemple, je... enfin quoi, je suis comme ça.

On rit, et la patronne alla lui montrer sa chambre et mettre des draps au lit.

— Il me plaît, ce garçon, dit le patron une fois seul avec sa femme. Rien qu'à le voir, on lui confierait sa femme et son portemonnaie.

Le patron ne se trompait pas. Hector était la crème des bons domestiques de campagne et, mieux encore, la crème des honnêtes garçons. Toujours courageux, il empoignait l'ouvrage par le bout le plus pénible, et ne le lâchait qu'à la nuit profonde.

— Où est-il, Hector ? demandait la patronne mécontente. Voilà encore qu'il fait attendre pour le souper.

— Hé ! Hector ! criait du seuil le patron, faut-il vous porter un falot ?

« Quel gaillard ! disait-il en rentrant, je lui ai rit au nez à midi quand il m'a dit qu'il voulait finir la betterave ; mais je crois bien qu'il a réussi. »

— Et, dit la patronne, il est toujours de bonne humeur, je n'en ai jamais vu un comme lui pour amuser les enfants...

Et ainsi jusqu'à ce qu'Hector entrât enfin dans la cuisine où l'attendait sa soupe, chacun disait son mot pour confirmer. Seule Aloyse restait ostensiblement indifférente. Elle avait l'impression que chaque fois qu'on décernait à Hector un éloge, on avait comme arrière-pensée : « Ce n'est pas Jules qui saurait en faire autant. » Un jour, elle ne put pas s'empêcher de dire : « Jules aussi était un bon faucheur. »

Personne ne le contesta. Oui parbleu, Jules... bien sûr, Jules... Mais on savait bien que si Jules était un bon faucheur, un bon travailleur, un brave garçon, Hector, lui... Et un éloge de Jules finissait généralement par ces mots : « Mais Hector, quand même, quel gaillard ! »

Aloyse, d'ailleurs, quand elle rappelait ses maîtres à la reconnaissance, le faisait par esprit de justice et aussi par un vague sentiment de pitié, comme on pourrait en avoir pour un vieux cheval au bout de sa carrière, en face d'un fringant successeur... D'ailleurs, pour elle-même, il fallait maintenir le prestige de l'absent. Il y avait eu trop de choses entre eux, trop de sourires, de furtifs regards, de furtifs attouchements, de paroles légères au sens profond. Tout cela signifiait quelque chose. Elle s'était toujours dérobée, elle n'avait rien promis ; mais, au fond, elle savait bien qu'une fois ou l'autre, quand, par exemple, en entendant sonner les cloches pour un mariage, Jules lui ferait son habituelle plaisanterie : « Alors, Aloyse, la prochaine fois, ce sera pour nous. » Au lieu de lui répondre : « Oh bien ! alors, avant de me mettre la corde au cou, il y a encore de l'eau au lac... » Au lieu de lui répondre ça, elle savait bien qu'une fois ou l'autre elle lui dirait : « Puis qu'il faut se mettre la corde au cou, autant avec vous qu'avec un autre... » Oui, oui, c'était sous-entendu, et jusqu'à présent, elle avait cru qu'il n'y avait rien de mieux pour elle que ce brave Jules... Oui, mais Hector, décidément, était une autre paire de manches !... Et elle avait beau se remémorer toutes les vertus et qualités de Jules, l'avantage, sur toute la ligne, restait au gai, au charmant Hector... En avait-il des façons de se rendre agréable. Des attentions, des petits soins, des complaisances ! Tout pressé fut-il (car pour un travailleur, c'en était un) il trouvait le temps de rentrer les poussins en temps d'orage, de retrouver les lunettes de cette pauvre grand-mère qui ne savait

jamais où les retrouver. Même s'il était déjà un peu en retard pour porter le lait, il regardait vite l'auto du petit Fred qui pleurerait parce qu'il ne réussissait pas à la remonter... Oui, pour tout le monde il avait des gentilleses, mais pour Aloyse, naturellement...

Il faut dire qu'Aloyse avait dix-huit ans, pas même tout à fait (elle devait les avoir en septembre) qu'elle avait des joues roses et des cheveux légers, et que la plupart du temps elle riait, ou souriait, ou chantonait, et qu'on ne pouvait pas la regarder sans lui sourire. C'était aussi une jeune fille très active qui ne perdait pas un moment, et toujours avec un tablier bien propre et des jolis bas bien solides que sa grand-maman lui tricottait. Pour le dimanche, elle en avait naturellement des fins.

Aussi, après quinze jours, trois semaines, y eut-il, comme du temps de ce pauvre Jules, des sourires, des yeux doux et des plaisanteries. Aloyse, parfois, s'en gourmandait fort, se traitait de fille légère et de dévergondée ; mais c'était plus fort qu'elle, quand Hector lui souriait, elle souriait aussi. Elle avait beau se dire : « Pauvre Jules, c'est pourtant un bon garçon ; c'est mal fait », l'image du pauvre Jules se décolorait à l'indifférence et s'enfonçait dans le passé. Et, au bout d'un mois, elle en était à se dire : « Après tout, ça ne me ferait rien qu'il ne revienne pas ; Hector est bien plus chic... »

Tandis qu'Aloyse pensait ainsi, le patron se disait : « Ça ne me ferait rien que Jules ne revienne pas, après tout ; celui-là que je paie moins est bien plus leste... » Et, de son côté, la patronne pensait : « Ça ne me ferait rien que Jules ne revienne pas, après tout ; celui-là a des bonnes chemises qu'il n'y a pas besoin de raccommoder et il est aussi gentil avec moi que si j'étais jeune... » Et Fred pensait aussi comme ça à cause de son auto, et la grand-mère à cause de ses lunettes...

Jules pourtant devait revenir. On ne renvoie pas un garçon qui a fait trois mois d'école militaire, qui n'a probablement plus le sou et qui s'est toujours bien conduit. D'ailleurs, c'est défendu par la loi.

Hector, lui, savait bien qu'il n'était qu'un remplaçant. C'est sûr qu'il se plaisait bien là. Il était payé honnêtement ; on lui accommodait ses frusques ; on était gentil avec lui... Et puis surtout, il y a Aloyse... Pour une fille plaisante, c'en était une, toujours de bonne humeur, et vive, forte et bonne façon. C'était bien comme ça qu'il se représentait sa femme quand il pourrait en avoir une... Oui, il voudrait bien rester... Ce Jules, ne pourrait-on pas le nommer colonel ?... Ou bien, ne pourrait-il pas se casser une jambe ou se faire fourrer au clou, ou encore recevoir un héritage d'un oncle d'Amérique ?... D'ailleurs, puisqu'il n'écrivait rien, tenait-il tant que ça à revenir ?... De temps en temps, seulement, la patronne disait à table : « Il est venu une carte de Jules, il fait bien saluer tout le monde... »

— Quand même, disait le patron, il pourrait bien se refendre d'une lettre, qu'on sache une fois comment ça va là-bas.

Non, Jules n'avait jamais été fort pour écrire, et on riait en se rappelant quand il écrivait à sa mère, combien de fois il mordait sa plume avant d'écrire un seul mot. Hector, sous ce rapport aussi, lui était joliment supérieur. Il avait une écriture magnifique. Et pour la composition aussi, il était fort. A l'école, les deux dernières années, il avait toujours eu neuf ou dix pour cette branche... Oui, évidemment, d'Hector on n'en attendait pas moins.

(A suivre.)

L.Musy.

## „LE DIABLERETS“

Heureux qui, loin des horreurs de la guerre, Aime un petit cœur, boit un bon Bitter, Grise l'un, vide l'autre et passe avec gaité Du col de la bouteille au cou de la beauté.

Pour la rédaction : J. Bron, édité.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.